

23. 2. 2019. Maintenant, je sais pourquoi je suis entrée dans sa chambre

Je me dis, près de deux ans plus tard : « Maintenant, je sais pourquoi je suis entrée dans sa chambre. »

Il était prêtre. C'était un ancien. Je l'apercevais parfois, de loin. Spontanément, je ne me sentais pas attiré par lui. Mais il sut se faire proche, par la lecture de mes ouvrages. Je m'approchai moi-même de lui quand j'appris incidemment qu'hospitalisé pour un cancer de la face effrayant qui le défigurait il n'avait pratiquement pas de visites.

Je me souviens. C'était un dimanche. Informée de cela à 13h, j'étais à l'hôpital à 15h. Je demandai par l'intermédiaire de l'infirmière si je pouvais entrer : c'était oui. Ô la beauté inattendue de ce regard bleu étonné, grand ouvert et posé sur moi ! Je n'oublierai jamais...

Je revins régulièrement, toujours pour de brèves rencontres, sans rien attendre de celles-ci. Elles furent toujours fortes.

Un jour, - Comment l'appeler ? Le monsieur ? L'homme ? Le lecteur ? Le prêtre ? Le malade ? Le patient ? Oui ! Le patient, le grand patient : ce fut si long - le grand patient était endormi. Comme, antérieurement, il avait toujours agréé ma visite, j'entrai quand même.

Je m'assis sur le lit, tout en respectant bien cet espace, son espace. Oui, le lit, c'était l'ultime espace qui restait à cet homme. Je devais donc rester bien consciente d'être sur son territoire.

Je posai ma main doucement sur la sienne, sans peser. Le buste droit mais un peu penché vers lui, je restai là un certain temps, immobile, me réglant sur son souffle. Il n'eut jamais conscience de ma présence, à vues humaines.

La respiration, vraiment la sienne puisque non régulée par l'assistance artificielle, était impressionnante : très ample, régulière, bruyante... en splendeur. Lente expiration pareille à un râle sans que c'en fût un ; bref silence ; brusque inspiration qui me semblait longue, très longue. Il y eut tout à coup, et alors de façon récurrente, dans le sommeil même et donc sans contrôle de la volonté, ce que je lis comme un acquis mis en place en l'existence, toute une existence sans doute. Dans l'expir monta un grand « ouiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiii », difficile et tranquille, et, dans l'inspir, ce fut un grand « Mon Dieuuuuuuuuuuuuuu », tous deux très intelligibles. Puis la même respiration lente reprit, sans paroles. Puis il y eut à nouveau et sans doute de nouveau le grand « Oui, mon Dieu... ».

Je restai un quart d'heure. Tout du long, il en fut ainsi.

Aujourd'hui, des mois et des mois plus tard, le temps que se soit fait le travail en mes profondeurs jusqu'à résurgence en ma conscience, je veux que le « Oui, mon Dieu » de cet homme tracte le mien.

Il y a et il y aura en moi cette respiration ample qui cale une prière, qui, elle-même cale la respiration. Je sais que celle-ci m'emmène. Je veux qu'elle m'emporte très loin. « Oui, mon Dieu. »

J'aime ce qui advient là. J'aime parce que cela donne une place à cet homme dans ma vie, une place que je puis tout à fait accepter et lui donne donc volontiers. J'aime parce que cela continue ce que moi-même, depuis des années, je veux mettre en place dans mon existence, pratiquant quotidiennement, à temps et à contre-temps, une respiration douce de l'Amen. J'aime parce que cela me permet de trouver, retrouver, confirmer ma méthode pour enfin entrer en respiration, cette respiration que kinésithérapeutes et professeurs de yoga préconisent et, qu'en bonne Occidentale - pourquoi pas ? - je n'arrive pas à intégrer .

Je suis donc, sans le savoir, entrée dans la chambre de cet homme pour cela : me recevoir, pas seulement mais aussi et beaucoup de lui en mon propre souffle. Merci, le prêtre !